

Emmanuel Carrère **Portrait du romancier sans moustache**

Pierre Héту

Number 31, February–March–April 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Héту, P. (1988). Emmanuel Carrère : portrait du romancier sans moustache. *Nuit blanche*, (31), 56–58.

Emmanuel Carrère

Portrait du romancier sans moustache

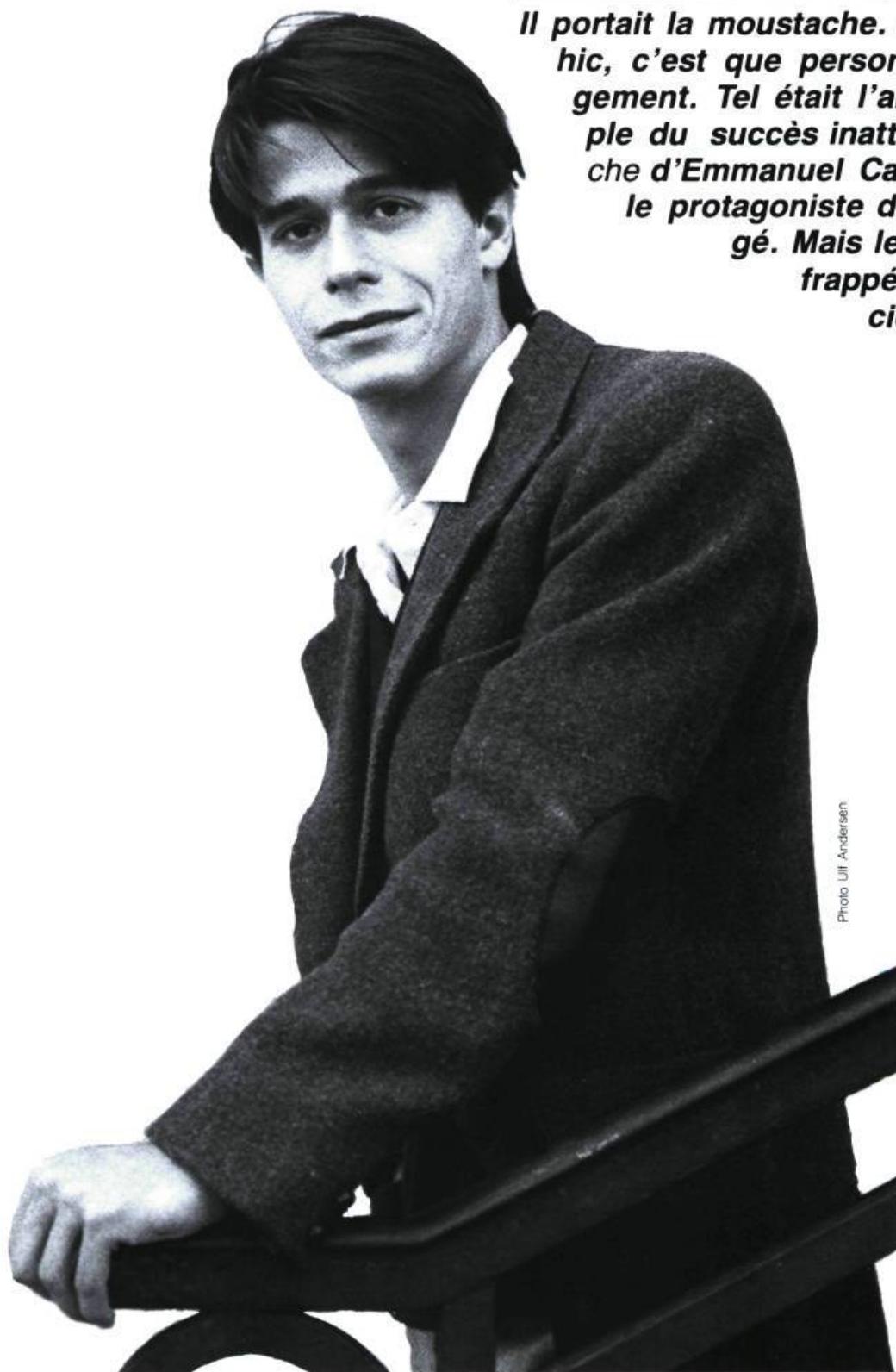


Photo Liff Andersen

Il portait la moustache. Sans raison il la coupe. Le hic, c'est que personne ne s'aperçoit du changement. Tel était l'argument étonnamment simple du succès inattendu de l'été 86, La moustache d'Emmanuel Carrère. Après tout, peut-être le protagoniste du roman n'avait-il pas changé. Mais le monde, oui. Pierre Hétu a frappé à la porte d'un des romanciers français les plus en vue de la nouvelle génération.

Je me méfiais d'Emmanuel Carrère qui, si prestement, me donnait rendez-vous à son appartement du Marais à Paris. Allait-il me poser un lapin pour me faire croire ensuite qu'il était bel et bien là et qu'il m'avait accordé une excellente entrevue? Il faut dire que j'étais encore sous le choc de *La moustache* et que cette lecture justifiait amplement mon appréhension. L'idée de passer pour fou m'avait frôlé. Après avoir franchi le seuil de la porte du logis des Carrère, mon inquiétude fit place à de la curiosité. On m'attendait. Pendant qu'Anne préparait le café, Emmanuel tentait d'endormir Gabriel, leur enfant de quelques mois. Le café n'est pas encore servi que les propos de l'écrivain se bousculent déjà, comme pour conjurer les démons de l'entretien. De toute évidence, j'ai affaire à un passionné. Le rythme avec lequel il grille ses «Lucky Strike» vient le confirmer. Cette fébrilité fait en sorte qu'un malaise générateur de paroles s'installe entre nous. C'est parti.

Un Apostrophes éprouvant

Fils de la célèbre soviétologue Hélène Carrère d'Encausse, l'écrivain d'à peine 30 ans concède qu'il est issu d'un milieu qui, sociologiquement, le prédis-

posait non pas à la gloire mais à la réalisation de projets d'envergure comme l'écriture. Le succès ne lui est pas venu d'emblée. Il lui a fallu attendre la parution de son troisième roman pour enfin compter un nombre suffisant de lecteurs et se consacrer entièrement à sa carrière d'écrivain. *L'ami du jaguar* et *Bravoure* connurent des succès d'estime avant que ne décolle *La moustache*. Un premier passage chez Pivot l'avait traumatisé, se souvient-il avec humour. Il s'agissait alors de présenter *Bravoure* qu'il considère comme un livre difficile et pour cette raison, il se sentait très peu convaincant. «J'avais l'impression affreuse, se rappelle-t-il, que chaque phrase que je disais me faisait perdre un lecteur potentiel. Alors que pour *La moustache*, tout était facile, il suffisait de commencer à raconter un tout petit peu l'histoire pour que les gens accrochent. Ce second *Apostrophes* avait eu un retentissement réel sur le public puisque le produit se vendait plus facilement.» Il pouvait maintenant abandonner la carrière journalistique ou, à tout le moins, être très sélectif quant aux propositions qu'on allait lui faire. Épisodiquement, il allait continuer à collaborer à *Positif* à cause de sa passion pour le cinéma et parce qu'il s'agit d'une aventure de copains qui lui tient à cœur.

À la façon d'Hitchcock

Emmanuel Carrère, en plus d'être un cinéophile averti — il a été impressionné par *Le déclin* —, se définit comme un lecteur boulimique. La question des influences littéraires l'embête car il se dit très poreux. Même s'il adore *À la recherche du temps perdu* et *Guerre et paix* — au moment de notre rencontre, il faisait la découverte de Tolstoï —, il se sent plus près de Patricia Highsmith ou de Sébastien Japrisot. Toutefois, il se défend bien d'avancer que ces derniers auteurs sont plus importants qu'un Proust. «Bref, les écrivains qui m'influencent le plus, lance-t-il, ne sont pas nécessairement ceux que j'admire le plus.»

Par ailleurs, l'art de raconter d'un metteur en scène comme Alfred Hitchcock le stimule. «Le récit cinématographique n'est pas du tout transposable en littérature mais Hitchcock, reconnaît-il, possède une manière de ménager l'intérêt, une façon de jouer avec le spectateur qu'il m'arrive de tenter avec mon lecteur. J'aime cette approche. Ceci dit, en aucun cas je ne pense à d'éventuelles adaptations de mes romans lorsque j'écris.»

«Étant donné que l'imagination et le 7^e Art ne vont pas toujours de

pair, les réalisateurs courent souvent après les livres qui marchent pour les adapter, déplore-t-il, et il n'est pas évident qu'un bon livre donnera un grand film!» Claude Miller voulait porter *La moustache* à l'écran. Finalement, le projet ne s'est pas concrétisé car, de part et d'autre, on a jugé l'affaire trop casse-gueule et il ajoute: «Quand des gens se sont mis à s'intéresser à ce bouquin pour le cinéma, ça m'a forcément surpris parce que j'avais l'impression que ce n'était pas faisable dans la mesure où tout repose sur une astuce purement littéraire qui ne trouve pas son équivalent dans le langage de l'image. Ne serait-ce qu'à cause du pouvoir d'objectivation très fort du cinéma! En faisant le choix de montrer le personnage avec ou sans moustache au début, on fait un choix qui va à l'encontre de l'esprit du livre.» Pourtant, Carrère ne s'oppose pas à ce que quelqu'un fasse quelque chose qui lui plaît à partir de ses écrits. «Chacun demeure libre de prendre sa pâture là où il veut!» Évidemment, il préférerait inspirer un bon film, mais il ne se sent aucunement responsable de ce que les autres feront de son œuvre.

Frankenstein revisité

Les livres de Carrère sont très différents les uns des autres. Qu'il s'agisse de romans ou d'essais, l'imagination, le souci du détail et la haute teneur littéraire viennent les réunir. Pour *Bravoure*, le défi était à la fois historique et ludique. «Outre l'architecture singulière du récit, précise-t-il, le but de l'exercice consistait à faire revivre un épisode cocasse du romantisme anglais: cet été qu'avaient passé ensemble Lord Byron, Mary et Percy Shelley, la sœur de Mary et Polidori, le médecin de Byron, sur les bords du lac de Genève. Je voulais aussi réinvestir dans mon travail un jeu de société que j'aime bien et qui consiste à créer une histoire à partir d'éléments tout à fait disparates. Je regrettais qu'il ne reste rien de ces soirées si drôles passées à inventer des choses abracadabrantes en buvant un coup avec des amis.» Fait étrange, au moment où ce livre paraissait, plusieurs personnes s'intéressaient au «célèbre été» sans pour autant entretenir de liens entre elles. On se souviendra du *Gothic* de Ken Russel et de *Hunted Summer* du réalisateur tchèque Ivan Passer (que nous devrions voir bientôt). «Une mode culturelle!», ironise-t-il. L'auteur confie avoir travaillé beaucoup sur ce roman assez complexe. Même s'il possédait une bonne base de connaissance, il lui a fallu consulter des documents qui n'étaient disponibles qu'au British Museum comme le fameux journal de Poli-

dori. Le livre a eu beau s'écrire en plusieurs mois et nécessiter une somme de labeur imposante, le grand public n'a pas été séduit par ce *Frankenstein* revisité!

Les aléas d'écrire un roman inspiré

Pour *La moustache*, les choses se sont passées tout autrement. «C'est le seul livre inspiré que j'aie fait, affirme-t-il. Ce roman, qui se déroule sur une dizaine de jours, a été écrit en trois semaines de la première page manuscrite à la dernière phrase. De quoi me rendre paresseux!» L'idée de ce livre, Carrère ne se souvient pas trop comment elle lui est venue: «J'étais parti à la campagne avec l'intention de faire une nouvelle sur un sujet qui me paraissait marrant: qu'arrive-t-il lorsque quelqu'un se met à nier l'évidence?»

Au bout de la première journée, j'ai constaté que j'avais déjà une vingtaine de pages et ma nouvelle était à peine amorcée. Le roman s'imposait. J'écrivais alors une dizaine d'heures par jour sans voir le temps passer. Le soir, je me couchais en me demandant ce que le lendemain allait réserver à mon personnage. Ainsi, lorsqu'il fallut faire fuir mon héros au diable, je me suis dit «au diable» ça va être Hong-Kong puisque je connais Hong-Kong. J'ai donc récupéré des notes prises lors d'un reportage. De plus, je me suis rappelé le plaisir que j'avais eu à prendre le ferry-boat et cela m'a paru une métaphore heureuse (!): aller d'un côté et de l'autre, arriver chaque fois sur un butoir et ne pas pouvoir quitter ce mouvement de balancier.» Ce qui continue d'étonner dans ce récit, c'est que l'auteur affirme n'avoir effectué aucune recherche en psychologie pour donner une crédibilité à son récit. «Avant sa mort, le célèbre neuro-psychiatre Jean Delaye m'avait confirmé que du strict point de vue clinique, mon roman était tout à fait plausible. Ça m'a fait drôlement plaisir, mais l'échafaudage que j'avais érigé se voulait beaucoup plus logique que psychologique», précise-t-il sans prétention.

L'auteur du premier traité d'uchronie

Sans se considérer comme un théoricien de la littérature, Emmanuel Carrère a tout de même signé un essai sur l'uchronie (du grec *ou-chronos*: qui n'est en aucun temps). Il n'en est pas peu fier. «Si un jour, badine-t-il, on organise un colloque sur ce sujet, il faudra absolument m'inviter car je suis le spécialiste de la question.» Pour si- ▶

tuer brièvement nos lecteurs, l'uchronie consiste à imaginer ce qui se serait passé si l'histoire (même la plus banale) s'était déroulée autrement. Les amateurs de SF sont familiers avec cette notion puisque Philip K. Dick avec *Le maître du haut château* nous a donné l'une des œuvres uchroniques les plus significative. Carrère concède qu'il a écrit son livre à partir d'un corpus formé de bric et de broc allant d'Antoine Blondin (*Les enfants du Bon Dieu*) à Roger Caillois (*Ponce Pilate*) en passant par la conception de l'histoire de certains dirigeants du Kremlin. *Le détroit de Behring*, titre de l'ouvrage, parodie une imposture historique du Soviet suprême. Pour l'écrivain, toute forme de fiction peut, à la limite, se poser comme une négation de l'histoire. «Quoi qu'il en soit, conclura-t-il, l'uchronie est un petit jeu culturel bourgeois fort amusant tout en demeurant une façon à la fois ironique et relativement sérieuse d'aborder la pratique littéraire.»

Au moment de mettre un livre en chantier, Carrère s'impose une contrainte qu'il essaie de ne pas transgresser. Elle emprunte tantôt l'aspect ludique de la création pure ou encore la logique implacable d'une situation ou d'un conflit qui dégénère. Cette

forme de discipline l'aide à baliser son itinéraire. Pour le roman qui est actuellement sur sa table de travail, la contrainte est réaliste. «Je suis en train d'écrire un bouquin, affirme-t-il, qui sera très différent des trois précédents. Je dis en plaisantant que c'est un roman réaliste, mais je ne crois pas que le mot *réalisme* ait beaucoup de sens en littérature. Il faudrait plutôt parler d'*effet de réel*. Mon prochain roman s'en tiendra scrupuleusement à cet effet. Mes autres fictions ne pouvaient, quant à elles, qu'exister dans la mesure où elles étaient écrites. Or mes nouveaux personnages seront tributaires de leur position économique-culturelle. Pour prendre l'avion, par exemple, il faudra avoir les moyens de le faire. Chose qui ne m'importait pas auparavant.»

Avant de terminer notre conversation, Emmanuel Carrère tenait à me faire part de sa conception du public. «D'abord, précise-t-il, j'écris pour moi. Je ne veux aucunement faire plaisir à un certain type de lecteurs dans le but de vendre un maximum d'exemplaires. En revanche, le rôle du lecteur m'importe beaucoup. Disons qu'il y a deux sortes d'artistes: ceux pour qui la création est une aventure purement individuelle — que le public les suive ou non — et ceux pour qui

le destinataire constitue un élément du procès de création. J'appartiens plutôt à la seconde catégorie car le lecteur compte énormément pour moi: pas par le nombre, mais par le rôle qu'il joue. Il est presque un personnage de ma fiction. Et, en ce sens, je me préoccupe de ses réactions. J'ai besoin de savoir qu'il me suit. Je ne prétends pas pour autant que je respecte davantage mon lecteur que l'auteur qui ne se soucie pas de ces questions. Par contre, je n'ai aucunement l'impression de me prostituer.»

Le prochain roman d'Emmanuel Carrère devrait paraître au début de l'été. Il ne veut pas sortir un livre au moment de la rentrée de l'automne et la course aux prix littéraires. «C'est le meilleur moyen de passer inaperçu!», croit-il. P.O.L. assumera encore la production de ce livre. Fidèle à cette maison, il se compte chanceux d'être édité par un ami dont il louange le professionnalisme. ■

Pierre Hétu

Emmanuel Carrère a publié chez P.O.L. *Bravoure* (1984), *La moustache* (1986; repris en Folio voilà quelques semaines) et *Le détroit de Behring* (1987) après avoir fait paraître *L'ami du jaguar* (Flammation, 1983) et *Werner Herzog* (Edilig, 1982).

ACTES SUD...
 pour des romans
 différents



DANS LA MANSARDE
 Marlen Haushofer
 Avec **DANS LA MANSARDE**, Marlen Haushofer a réuni les thèmes qui lui sont les plus intimes: la peur, la solitude, la mémoire et l'immuable hypocrisie des relations conjugales.



SE TROUVER UNE FEMME EN AMÉRIQUE
 André Dubus
 Par trois courts romans qui se succèdent et s'enchaînent, l'auteur nous dévoile l'intimité de ses personnages dominée par des interrogations sur la vie, le sexe, le couple, la violence, la mort et la foi!



VILLA-LOBOS: SOUVENIRS DE L'INDIEN BLANC
 Anna-Stella Schic
 L'indien blanc, c'est Villa-Lobos, le grand musicien brésilien qui sut faire entendre les rythmes populaires du temps dans son oeuvre aujourd'hui universellement reconnue. Les souvenirs sont ici rapportés par la pianiste Anna-Stella Schic.

Distributeur exclusif: Les éditions françaises inc.
 1411, rue Ampère, C.P. 395, Boucherville, Qué., J4B 5W2
 tél.: (514) 641-0514, 871-0111, 1-800-361-9635